

—Non ! dit-elle résolument. Seriez vous donc capable d'employer la violence ou de faire intervenir la gendarmerie ? O'est alors que je vous prendrais tout-à fait en horreur et en dégoût.

Hélas ! il lui fallu bien se résigner.

Il n'y avait pas eu de repas de noces : il n'y eut pas pour lui, cette nuit là, de chambre nuptiale.

Mais l'aventure de Saint Thomas-d'Aquin avait reçu une telle publicité que le scandale ne pouvait passer inaperçu dans la presse.

Tous les journaux du lendemain racontaient avec force détails le drame qui s'était passé sur le seuil de l'église, en y ajoutant une foule d'incidents fantaisistes.

Bien que les reporters n'eussent désigné que par de simples initiales les héros de l'histoire, les noms furent bientôt dans toutes les bouches.

La famille de la Clémaderie, au fond de sa retraite de Normandie, ne tarda pas à l'apprendre. La comtesse poussa une exclamation de bonheur féroce : son fils était vengé !

VII.

Un mariage accompli sous de pareils auspices et troublé, dès le début, par un tel incident ne promettait pas aux deux époux une félicité bien durable.

Il était à peu près rompu d'avance, et Raymond avait du moins la satisfaction de penser que son rival ne jouirait guère de la fortune qu'il avait lui-même si infructueusement convoitée.

M. de la Clémaderie, de son côté, voyait dans le scandale de Saint Thomas-d'Aquin un motif de se rassurer, une garantie contre les revendications du mari de sa pupille.

Il aimait infiniment mieux avoir à régler ses comptes personnellement avec sa nièce, qui serait moins exigeante et plus confiante, qu'avec le capitaine Marquais.

Il se frotta les mains en lisant les indécisions des journaux.

—Allons ! tout va pour le mieux ! se dit-il. Evidemment Mathilde regrette déjà son union ridicule. Elle n'aimait pas cet homme, elle va le détester. Le spectre de cet odieux coumunard qui la poursuit jusqu'aux pieds de l'autel va devenir mon allié.

Ni les uns, ni les autres ne doutaient, du reste, que la scène de l'église ne fût autre chose que le résultat d'une hallucination. L'idée d'une réapparition réelle de l'ex-fogot de la guerre civile ne leur venait même pas à l'esprit.

Mathilde était sous l'empire d'une monomanie amoureuse qui faisait voir partout l'image de celui qu'elle avait aimé et ne pouvait que lui inspirer une répulsion croissante pour son mari.

Aussi, le comte résolut-il de profiter de ces dispositions de rendre toute réconciliation impossible, de jeter de l'huile sur le feu.

Il lui suffisait pour cela d'évoquer un autre spectre et d'appeler à son aide le cadavre du fusillé de la caserne Lobau.

Il partit sur le champ pour Paris et se rendit auprès de sa nièce.

—Ma chère enfant, lui dit-il d'une voix grave, ne vous méprenez pas sur le but de ma visite. Je ne viens point pour aggraver vos chagrins. J'avais un devoir à remplir, et si votre union, dont vous vous repentez déjà, ne s'était point bâclée à la hâte, presque à l'insu de vos plus proches parents...

—A votre insu ? Interrompit la jeune femme avec surprise. Vous avez connu avant tout le monde mes intentions, ce me semble ?

—Sans doute ; mais je ne pouvais soupçonner que le jour de la cérémonie nuptiale fût si rapproché. J'espérais que vous réfléchiriez, et c'est pourquoi nous avons quitté Paris, vous abandonnant à vos propres méditations. Je n'ai voulu exercer sur vous aucune pression. Aujourd'hui je me reproche avec amertume une réserve qui m'était dictée par un sentiment de délicatesse.

—Je ne vous comprends pas, monsieur le comte, répondit-elle, et je me demande où vous voulez en venir...

—Ecoutez moi, Mathilde... J'ai une révélation à vous faire. Si tardive qu'elle soit, je n'ai plus le droit de me taire. Ah ! pourquoi n'ai je pas parlé plus tôt ? Et pourquoi vous êtes vous mariée si vite ?... Je vous avais dit que vous ne pouviez pas, que vous ne deviez pas épouser Marquais : vous n'avez pas suivi mes conseils ; vous les avez attribués à des mobiles intéressés. Et malheureusement je n'ai pas osé vous faire connaître l'obstacle invincible qui vous séparait du capitaine...

—Du capitaine comme de tout autre homme ! reprit-elle vivement. Ainsi, vous l'avez donc, monsieur ! Vous m'avez abusée, circonvenue. Vous m'avez indignement menti, en m'annonçant la prétendue mort d'Amicor Meroier ! Vous saviez qu'il était vivant : C'est une infamie que je ne vous pardonnerai de ma vie...

(A SUIVRE)

Commencé le 28 Août 1884 — (No 244).

AVANTAGES OFFERTS AU PUBLIC

A toute personne qui, maintenant, nous enverra le montant de sa souscription pour une année ou plus, recevra gratuitement, outre la prime à laquelle elle a droit, tous les numéros parus depuis le commencement de ces deux romans.

Par conséquent, une personne qui nous enverra \$1 recevra une magnifique collection d'une année, plus le journal pendant un an ; celles qui nous enverront \$2 recevront une collection complète de trois années de notre journal, et ce même journal pendant deux ans, enfin, celles qui nous enverront \$3 recevront la collection complète depuis le 1^{er} Janvier 1881 à ce jour, soit près de quatre années, et le journal pendant trois autres années.

Afin de permettre au public de l'apprécier, nous enverrons, GRATUITEMENT, quelques copies du journal à toute personne qui nous fera parvenir son nom et son adresse, pourvu que ce soit en dehors des limites de la cité de Montréal.

Aucun nom n'est inscrit sur nos listes d'abonnés avant que le prix de l'abonnement soit payé.

INFORMATIONS — Les conditions d'abonnement à notre journal sont comme suit : — Un an, \$1.00, six mois, 50 cents, payables d'avance. On ne peut s'abonner pour moins de six mois. Les abonnements partent du 1^{er} et du 15 de chaque mois. Pour la ville de Montréal, 50 cents en plus par année.

Aux agents : 16 cents la douzaine et 20 par cent de commission sur les abonnements, le tout payable à la fin du mois.

Sur réception du prix, nous expédierons tous les numéros parus depuis le 1^{er} janvier 1881 jusqu'à ce jour.

Voici maintenant le sommaire du *Feuilleton Illustré* depuis sa fondation (1^{er} janvier 1880), et que nous fournissons sur demande :

PREMIERE ANNÉE, 1880 — Epuisée.

DEUXIEME ANNÉE, 1881 — *Les Aventures du Capitaine Vatan, Une Dame de Pique, Un Echappé de la Bastille ou Exilé l'Empoisonneur*. — Ces deux romans se terminent en 1882.

TROISIEME ANNÉE, 1882 — *Une Vengeance de Peau-Rouge, Un Echappé de la Bastille ou Exilé l'Empoisonneur* (suite et fin), *La grande Halle, La Demoiselle du Cinqième, Le Testament Sanglant, La Fille de Marguerite*. — Ces deux derniers romans se terminent en 1883.

QUATRIEME ANNÉE, 1883 — *La Fille de Marguerite et Le Testament Sanglant* (suite et fin), *Les Drames de l'Argent, Les Meurtriers de l'Héritière*. — Ces deux derniers romans se terminent en 1884.

CINQUIEME ANNÉE (1884) — jusqu'au 1^{er} juillet — *Les Drames de l'Argent et Les Meurtriers de l'Héritière* (suite et fin).

MORNEAU & CIE, Éditeurs,

Boîte 1986.

475 rue Craig (vis-à-vis la rue St-Gabriel).